

Tout s'équilibre

Hershl Novak

Numéro 139, novembre 2013

Voix yiddish de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Novak, H. (2013). Tout s'équilibre. *Moebius*, (139), 119–122.

Tout s'équilibre

Mes débuts à Montréal correspondent aussi à la fin de la quête de sens qui avait animé ma jeunesse. À partir de ce moment, ma recherche « en vue de comprendre l'univers » s'estompa. Au cours de ces années, j'ai dû traverser des périodes de doute intense quant à ma perception du monde. C'est avec un grand zèle que j'ai tenté de « découvrir la vérité », de vivre libre de toute attache et de me comporter selon mes convictions les plus intimes, sans retenue et sans me fier aux conventions établies depuis des générations et des générations. Souvent, je passais sans avertissement d'une « conviction profonde » à une autre, d'un extrême à l'autre. Je me suis senti très attiré par l'individualisme anarchiste de Stirner, pour ensuite désirer retourner à la synagogue ou auprès de missionnaires chrétiens. Parfois, j'étais inspiré par le XIX^e siècle et son mode de connaissance positiviste, ses succès techniques et la formation des grandes métropoles. À d'autres moments, je retournais à la notion de paradis originel (*gan eden*) développée par Tolstoï, l'endroit où une vie simple et saine aurait été possible. Je me suis laissé impressionner par l'appel de Jean-Jacques Rousseau à s'abandonner aux bienfaits de la nature et par la description que faisait Hamsun des enfants heureux du Dieu Pan. La vie libre dans la nature m'enthousiasmait, d'autant plus qu'au cours de ces années le D^r Liber faisait la promotion d'une existence sans entraves et tournée vers les réalités naturelles dans sa revue. C'est ce qui m'a incité à devenir un vrai végétarien et à refuser d'absorber des aliments autres que ceux qui sont prodigués par Dieu. J'ai cherché à mener, en compagnie de mes « camarades remplis de joie et de gaieté », une vie de bohème dans le contexte du Montréal juif. D'une part, j'étais un adepte fermement convaincu de la valeur des thèses yiddishistes défendues par Zhitlowky et, d'autre part, je me mis à croire qu'il ne fallait pas faire de distinctions entre les

peuples. C'est ainsi que je m'imaginai que les différences dues aux nationalités ne pouvaient avoir qu'une influence néfaste dans le monde, ce qui me poussa à me mettre sérieusement à l'apprentissage de l'espéranto, au point où je suis devenu un membre actif du très cosmopolite mouvement espérantiste de Montréal.

Je me suis aussi précipité dans plusieurs directions contradictoires. Je pratiquais le violon pendant des heures et j'ai même été membre, pendant un moment, d'un orchestre amateur. À d'autres moments, je me promenais sur la montagne, surtout seul et par un temps pluvieux, restant sur les sommets des nuits entières pour tenter de découvrir « mon identité véritable et celle du monde autour de moi ». Je m'efforçais alors, comme l'enseignait Tolstoï, de provoquer en mon être « un renouveau moral profond ». Avec mes maigres revenus, je me procurais des livres et j'assistais à des pièces de théâtre. C'est au cours de cette période qu'a été fondée à Montréal la troupe d'opéra San Carlo. Avec les derniers sous qui me restaient en poche, je passais des soirées entières à me délecter de la musique de Verdi et de Puccini. Parfois, je préférais m'installer pendant des heures au cinéma, puis je me rendais à pied dans le Vieux-Montréal francophone, où je déambulais jusqu'à m'y perdre complètement.

Il m'était très difficile (*koumt mir on bekries-yámsuf*) de me définir sur le plan idéologique face à la communauté juive. À quelle tendance appartenais-je? Ma sympathie alla d'abord aux anarchistes, puis plus tard elle se porta du côté des socialistes. Devais-je prendre le parti du matérialisme historique ou m'identifier aux idéalistes? Fallait-il que j'abonde dans le sens des sionistes ou des nationalistes diasporiques? Est-ce que je me sentais pessimiste ou optimiste? Cette agitation me coûta bien des nuits blanches et des journées tourmentées au cours de ma jeunesse. Au sein de notre groupe, il n'était cependant pas de mise d'étaler pareils doutes. À l'opposé, parmi mes camarades, je prenais la pose du jeune viveur, de celui qui mène le bal. Je démontrais un penchant très fort pour l'alcool lors des fêtes que nous organisions et je me déclarais un adepte convaincu de l'importance de « servir Dieu dans l'allégresse ». Nous étions particulièrement généreux

avec la bénédictine lorsque venait le temps de recevoir les éminents envoyés (*meshulokhim*) de New York, avec lesquels nous devions nous comporter de manière plus que décente, comme il convenait pour notre modeste groupe dévoué au *Dos Naye Lebn*. Ces gens (Appel, Bernstein et Slutsky) avaient l'habitude de se présenter à Montréal, la ville forteresse de Zhitlowsky au Canada, tous les lundis et les jeudis afin de recruter quelques abonnés de plus pour leur publication. Nous aimions bien, surtout Bercovitch, Slobodski et moi, passer beaucoup de temps au local des radicaux modérés en compagnie des autres membres de notre groupe. Le jour du sabbat, nous allions recueillir des dons pour notre revue préférée, *Dos Naye Lebn*, dont nous nous inspirions pour parfaire notre éducation en vue de devenir de meilleurs militants (*mentshn*). Une fois, après une journée particulièrement réussie, nous avons invité ces camarades de passage (*nash-bratikes meshulokhim*) à la maison de Bercovitch pour une petite fête (*sudes-mi'tsves*). Nous leur avons alors servi quelques verres d'alcool de trop, pour ensuite laisser nos amis yiddishistes se disperser, hébétés, dans les rues de Montréal.

Hershl Novak, «Tout s'équilibre», *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, Sillery, Septentrion, 2009, p. 244-246. Traduction de Pierre Ancil.

Hershl Novak (Piotrkow Trybunalski, Pologne, 1891 – New York, 1952)

Dans sa ville natale, Novak fréquente une académie talmudique et reçoit une éducation judaïque traditionnelle. Dès son arrivée à Montréal en 1909, il s'engage dans la création d'un réseau d'écoles juives de langue yiddish. À partir de 1910, il rédige pour la presse yiddish canadienne de courts récits et des textes inspirés de légendes juives. En 1921, il quitte Montréal pour New York, où il publie ses mémoires en 1957 sous le titre *Fun mayn yunge yorn* [De mes années de jeunesse].



H. Hirsch, *Fablen* [Fables], Montréal, *Keneder Odler* Publishing Company, 1918.